

— Mon général, vous me permettrez de vous dire que je crois que vous avez tort. Je parierais que ces deux hommes-là feront un malheur.

Et je n'insistai plus.

Moins de deux ans après ce jour, l'agha Mohammed allant de Tlemcen à Oran, dans le coupé de la diligence, fut assailli par des cavaliers arabes embusqués sur la route, et tué par une décharge de mousqueterie qui coûta aussi la vie à l'autre voyageur du coupé, un honnête voyageur de Tlemcen, M. Valette.

Doineau fut aussitôt accusé de cet assassinat. On prétendit qu'il avait soudoyé les assassins. On prétendit même qu'il avait été reconnu, déguisé en Arabe et dirigeant lui-même le guet-apens. C'était inadmissible, car il n'eût pas été assez maladroit pour associer au sort de l'agha un pauvre diable de Français, dont la mort devait singulièrement compliquer cette affaire devant l'opinion publique.

Le procès Doineau est resté une de nos causes célèbres. Jules Favre plaida pour la partie civile, et son éloquence enfiellée, passant par-dessus la tête de l'accusé, alla attaquer le gouvernement militaire et l'institution même des bureaux arabes. Le président de la Cour d'Oran fit preuve d'une révoltante partialité, interprétant et exploitant contre l'officier les dépositions des témoins indigènes, sur lesquelles il exerça une pression éhontée. Malgré tous ses efforts, Doineau, très habilement défendu, n'eût peut-être pas été condamné par la magistrature coloniale elle-même, si on n'avait pas trouvé chez lui une somme d'argent dont il ne put pas expliquer l'origine, et si on n'avait pas relevé contre lui de nombreuses imprudences de langage, par lesquelles il exprimait son ardent désir de voir disparaître un homme qu'il proclamait ennemi de la France.

Dans ma conviction, Doineau était innocent. Il a été victime, à la fois, de nos discordes civiles et peut-être,

ajouterai-je sans insister, de la haine mutuelle des deux femmes dont les maris commandaient, l'un à Tlemcen, l'autre à Oran. Il a été l'holocauste désigné pour expier les rancunes imméritées, injustes, calomnieuses qu'avaient excitées les bureaux arabes. Il fut condamné à mort, mais sa peine fut commuée en une détention perpétuelle qu'il devait subir à la prison de Douéra, où je me rappelle parfaitement l'avoir vu, portant la tunique de capitaine de zouaves et la croix de la Légion d'honneur. Au bout de quelques années, il fut gracié par l'Empereur et alla prendre du service auprès des Espagnols, alors en guerre avec le Maroc. Depuis, il a disparu, mais je crois qu'il vit encore, réfugié dans quelque coin du littoral méditerranéen.

Peu de temps après ce procès, le général de Montauban et le général de Beaufort furent déplacés. Le premier alla commander à Limoges, où le choix de l'Empereur, guidé par Fleury, vint le chercher pour lui confier l'expédition de Chine. Le second alla commander à Auxerre. Il a été chef d'état-major général de l'armée de Paris, pendant le siège.

Le capitaine Doineau, au bureau arabe de Tlemcen, avait pour adjoint le capitaine Davout, duc d'Auerstaedt, aujourd'hui inspecteur d'armée.

Le voyage du Gouverneur général devait servir de préface lointaine à l'établissement des chemins de fer algériens. Aussi avait-il de perpétuelles conférences, même en route, avec les hommes qui avaient étudié la question et qui lui soumettaient des plans : ingénieurs, officiers du génie, etc. Dès que nous quittâmes Oran pour revenir à Alger, en faisant des détours et des zigzags, je compris vite que la place qui m'était réservée dans la voiture du Gouverneur serait occupée plus avantageusement par ces messieurs, pour l'avenir des chemins de fer, et, dès la première étape, je demandai à faire la route à cheval, moitié par discrétion, moitié aussi par

35 ans
goût, car j'avais peur d'épaissir dans cette voiture, et d'y perdre l'entraînement qui me faisait considérer les plus longues courses à cheval, aux allures les plus vives, comme des parties de plaisir. Ce fut donc à cheval, et accompagné seulement de deux spahis, que je suivis ou précédai le Gouverneur, de fort loin, heureux de traverser, en pleine sécurité et par une température paradisiaque, ces contrées où jadis nous ne pouvions circuler qu'en troupe, et le doigt sur la gâchette du fusil.

Je revis Sidi-bel-Abbès dont j'avais, pour ainsi dire, escorté le premier moellon, et qui était devenu un centre important de population, commandé par le colonel Rouxeau de Rosencoat, alors dans les premières joies de sa récente union avec la très jeune fille du commandant Taverne; Mascara, où j'étais allé si souvent depuis 1837, quand je portai à l'émir Abd-el-Kader, dont elle était la capitale, une lettre de mon père.

Mon père! Son fantôme chéri m'attendait sur le seuil de sa maison, devenue l'hôtel de la subdivision et où j'avais vécu quatre années si heureux auprès de lui. J'y rentrai comme dans un lieu sacré, les yeux pleins de larmes, cherchant malgré moi sa belle tête martiale, et croyant que derrière chaque porte ouverte, j'allais le retrouver, fier de la bonne mine et des cinq galons de son enfant, et le récompensant par ce regard inoubliable qu'il avait jadis jeté sur ma manche, ornée du ruban de laine jaune du brigadier. Mostaganem, mon cher Mostaganem était devenu une belle ville où habitaient, encore très nombreux, les gens, aujourd'hui, hélas! disparus, qui l'avaient connu et aimé. Ils m'accueillirent à bras ouverts, en mémoire de cet homme si bon, si juste, si désintéressé, qui, venu en Algérie à un moment où la fortune passait presque tous les jours à portée de sa main, la dédaigna et mourut pauvre, me laissant ainsi un exemple que j'ai l'orgueil d'avoir suivi. Puis, ce fut le tour d'Orléansville, où commandait alors

le colonel Abel Douay, le futur héros de Wissembourg; Orléansville, où j'avais vécu aux côtés de mon chef vénéré, le général de Martimprey, alors que l'endroit était un enfer brûlé par le soleil et habité par le choléra. Les semences confiées à la terre, sous nos yeux et sous notre impulsion, avaient germé, et je me sentais pour quelque chose dans cette végétation magnifique qui revêtait maintenant cette terre autrefois désolée.

Entre Mascara et Mostaganem, j'avais fait un petit pèlerinage à l'endroit où notre fidèle allié, Mustapha-ben-Ismail, avait été tué, en traversant le pays des Flittâ. On y avait construit un marabout, à côté duquel vivait isolé, dans la succursale du bureau arabe, un jeune officier de tirailleurs, le capitaine Lucas, qui m'offrit une charmante hospitalité. Nous devions par la suite nous rencontrer bien souvent, avant qu'il mourût prématurément, il y a quelques années, général de division.

A Orléansville, je retrouvai mon ancien chef et camarade, de Francq, que j'avais dépassé, puisqu'il était encore chef d'escadrons. Il me proposa la partie d'aller déjeuner, le lendemain matin, à Milianah, où le Gouverneur se rendait lui-même, soit vingt-six lieues à faire, à franc étrier, avant midi. J'acceptai, et de Francq fit partir en avant les relais nécessaires en chevaux de spahis. Le Gouverneur, à qui je fis part de ce projet, ne voulut pas croire que nous pussions franchir aussi rapidement une pareille distance. Le lendemain matin, comme nos chevaux n'étaient pas encore prêts, j'allai le mettre en voiture. Il nous croyait partis depuis longtemps et se moqua de notre outrecuidance.

— Avez-vous quelque commission pour le commandant de Milianah? lui demandai-je en riant.

— Allons donc, farceur! me répondit-il en bougonnant; j'y serai quatre heures avant vous.

— C'est ce que nous allons voir, monsieur le Gouverneur.

Nous le laissâmes partir. Puis, piquant à travers champs, pour qu'il ne nous vît pas passer, nous nous envolâmes. A Milianah, nous eûmes le temps de déjeuner très tranquillement, de faire un bout de toilette, puis, remontés sur des chevaux frais, d'aller à sa rencontre avec les officiers de la garnison, jusqu'au bas de la montagne dont la ville occupe le versant. Il ne voulait pas en croire ses yeux. C'est que l'on était jeune ! Et puis, on ne montait pas ses chevaux, et on pratiquait cette maxime du cavalier : « Avec des éperons à soi et le cheval d'autrui, on fait du chemin. »

Peu de temps après mon retour à Alger, je reçus ma nomination au 1^{er} de chasseurs d'Afrique, qui me maintenait, comme chef de corps, dans cette charmante garnison, à la tête de quatre beaux escadrons de ce régiment dont les quatre premiers guerroyaient en Orient, avec le colonel. J'étais indépendant, autant qu'on peut l'être dans le métier militaire. J'étais d'autant plus heureux que je pouvais réaliser un rêve, longtemps caressé : attirer auprès de moi ma bonne mère et vivre avec elle, comme jadis. Je remplaçais le colonel de Salignac-Fénelon, qui allait prendre le commandement des quatre escadrons en Orient, en remplacement du colonel de Ferrabouc, nommé général de brigade. On a déjà vu passer dans ces *Souvenirs* la silhouette de ce vétéran de l'armée d'Afrique, cavalier consommé et chef adoré. Le colonel de Fénelon était, lui aussi, un vieil Africain. Sorti de l'École polytechnique, il avait passé de l'artillerie dans la cavalerie, comme capitaine aux spahis, en 1835, en traversant l'administration des bureaux arabes. C'était un homme très érudit, mais que ses fortes études mathématiques prédisposaient à l'examen des questions élevées qu'on traite dans le cabinet, plutôt qu'à la pratique des mille détails qui sont l'essence même du métier militaire, jusqu'au moment où l'on aborde les hauts grades. Nous nous étions côtoyés

longtemps dans les affaires arabes, sans nous lier. Je le trouvais raide et hautain. Il me faisait probablement le même reproche, et nous nous bornions à entretenir de bonnes relations officielles. Il s'était fiancé, avant de partir, avec la fille du Gouverneur général, Mlle Claire Randon, qu'il devait épouser après la guerre de Crimée.

Je prenais le commandement des quatre escadrons dans des circonstances assez délicates, puisque tous mes capitaines avaient été mes camarades et quelques-uns mes anciens. Mais ils étaient presque tous de fort braves gens, très disciplinés. Et comme, de mon côté, je venais de passer par des épreuves qui avaient justifié mon avancement rapide et qui m'avaient donné une assez grande assurance, comme on me savait très strict pour moi et pour les autres, personne ne s'avisait de me tâter, pour employer l'expression consacrée. J'avais sous mes ordres trois officiers supérieurs : deux chefs d'escadrons et un major. L'un des chefs d'escadrons, le commandant de Nouë, mon ancien camarade d'Oran, frère du général de division d'infanterie, devait finir sa carrière comme lieutenant-colonel dans l'état-major des places. Il était en cette qualité à Sedan, le jour de la capitulation. L'autre, Croquet-Belligny, était un très brave homme, excellent subalterne, mais sans initiative. Le major s'appelait Lioult. Nous avions été nommés officiers supérieurs ensemble. Il était très rompu au train-train ordinaire des garnisons de France, montait supérieurement à cheval... sur le règlement, mais ne comprenait rien aux nécessités de la vie de campagne, à l'imprévu de la guerre, auquel il faut parer souvent par des mesures provisoires que les textes administratifs n'ont pas pu prévoir. Et il était assez disposé à écraser de sa haute compétence militaire l'ancien camarade, qui avait exposé sa peau dans le Sud pendant que lui, Lioult, soignait la sienne dans les casernes. Au premier ordre que je lui donnai concernant son service, il me répon-

dit péremptoirement : « Cela ne peut pas se faire. — Ah! répliquai-je, pourquoi cela ne peut-il pas se faire? Montrez-moi le texte du règlement qui s'y oppose. » Il se gratta l'oreille, en disant : « Ce n'est pas l'habitude. » Alors, moi : « Major, toutes les fois que vous appuierez vos observations sur un texte du règlement, j'en tiendrai le plus grand compte. Mais lorsque vous n'aurez à m'opposer que des habitudes auxquelles chacun est libre de se conformer ou de se soustraire, je vous prierai de vous abstenir, car je ne vous demande pas votre avis. » Il se le tint pour dit. Et il n'y eut plus d'accroc entre nous, car [il] se renferma dans son rôle, partageant son temps entre ses obligations militaires et le culte très fervent qu'il avait voué aux beautés faciles d'Alger.

Comme la guerre d'Orient ne semblait pas encore près de finir, l'attrait de la gloire militaire détachait du foyer paternel une foule de jeunes gens de bonne maison, et comme le 1^{er} de chasseurs d'Afrique avait le privilège d'une garnison attirante à Alger, il bénéficiait, plus que les trois autres régiments, du noble instinct qui poussait les fils de famille à venir apprendre le métier dans cette troupe, alors très en vue et très en faveur, avant d'aller courir les aventures de guerre, en Crimée. C'est ainsi que j'ai vu débiter sous mes ordres, dans l'armée, un certain nombre de jeunes soldats qui sont devenus des hommes remarquables. J'en citerai deux. Le premier était un beau jeune homme, plein de zèle, d'intelligence et d'énergie, et avec cela fort riche. Je lui fis obtenir l'épaulette. Mais, comme la guerre finissait, il quitta l'armée pour faire un brillant mariage. En 1870, il reprit du service et fut tué à la bataille de Champigny, où il commandait les éclaireurs volontaires de l'armée du général Ducrot : c'était Franchetti.

L'autre avait pour père un vétéran de nos luttes politiques, que j'ai connu, dans ses derniers jours,

vivant très retiré dans sa belle demeure de Marly : le comte de Kératry. La carrière de Kératry a été assez mouvementée. Il avait débuté dans la diplomatie, où sa plume élégante et facile lui promettait un bel avenir. Secrétaire d'ambassade à Naples, il démissionna pour s'engager au régiment. Je l'y nommai maréchal des logis. Il me quitta pour passer aux spahis, et devint ce que j'avais été moi-même, secrétaire du général Yusuf, qui commandait alors à Alger et avec lequel il finit par se brouiller, comme, d'ailleurs, je le lui avais prédit, en homme qui connaissait le terrain sur lequel il voulait marcher. Kératry, que j'avais perdu de vue, vint alors me retrouver à Versailles, où je commandais le 1^{er} de cuirassiers, et me demanda de le reprendre, ce que je fis. J'obtins même bientôt pour lui du maréchal Randon, alors ministre de la guerre, l'épaulette de sous-lieutenant au 5^e de lanciers. Il ne se plut pas encore dans ce régiment, et voulut revenir avec moi, qui avais passé des cuirassiers au 3^e de chasseurs d'Afrique, à Constantine. Je le fis permuter et l'emmenai au Mexique, dans l'un des deux escadrons de mon régiment que j'y conduisais. Là, il fut décoré, devint officier d'ordonnance du général Bazaine, qu'il quitta pour servir sous les ordres du colonel Dupin, dans la contre-guérilla des Terres-Chaudes. Il démissionna, rentra en France, se jeta dans la politique et les lettres, fut élu, en 1869, député par la Bretagne, devint préfet de police au 4 septembre, quitta ces fonctions, pour aller commander le camp de Conlie, se sépara avec éclat de Gambetta, dont il désapprouvait la conduite, pendant la guerre de province, fut envoyé comme préfet par M. Thiers, au commencement de la Commune, à Toulouse, alors en pleine insurrection, y ramena l'ordre, à force d'énergie et d'habileté, fut expédié en cette même qualité à Marseille, où il réussit également fort bien, et donna sa démission au 24 mai. Aujourd'hui,

commandeur de la Légion d'honneur, il s'occupe de littérature et de grandes affaires internationales.

Mes quatre escadrons vivaient côte à côte, mais sans être embrigadés, avec le 7^e de hussards, alors commandé par le colonel Grenier, un vieux brave homme, qui avait l'air constamment endormi et qui traversait, pour ainsi dire, la vie sans ouvrir les yeux. Il ne réalisait que très imparfaitement le type légendaire du brillant colonel de cavalerie légère, qu'ont incarné les Lasalle, les Colbert, les Curély et les Marbot. Par exemple, il était très ferré sur la pratique journalière du service, et le tableau de travail de son régiment, très judicieux, très méthodique, contenait heure par heure l'emploi du temps, depuis le premier de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre. Y déplacer une virgule lui eût semblé un malheur national, une catastrophe inouïe. Comme manœuvrier, il était dans une moyenne honorable, faisant exécuter ponctuellement, posément, doucement à ses hussards les douze évolutions prescrites par le règlement de 1829, sans s'inquiéter le moins du monde de ce qu'elles deviendraient, si on y introduisait un petit facteur, négligé par l'ordonnance fameuse : l'ennemi.

Comme je sortais des spahis, comme j'étais éloigné depuis fort longtemps du commandement des troupes, tout le monde, et mes officiers en particulier, était persuadé que je serais très emprunté sur le terrain de manœuvres, et que je n'arriverais jamais à faire évoluer convenablement mes quatre escadrons. C'était là qu'on m'attendait; je le savais, et j'avais pris mes précautions.

On n'a peut-être pas oublié que la première fois que je dus, comme lieutenant remplaçant mon capitaine tué à l'ennemi, faire manœuvrer l'escadron, j'avais été obligé d'implorer le secours d'un de mes sous-officiers nommé Regnault, récemment sorti de l'École de cava-

lerie, qui me souffla les commandements à faire. Je m'étais juré de ne jamais plus subir une pareille humiliation, et, pour tenir mon serment, à partir de ce jour-là, j'avais pioché le règlement de 1829 avec une telle rage, que deux officiers supérieurs du régiment, le major de Goussencourt et le commandant de La Martinière, me voyant si zélé, s'étaient faits mes instituteurs bénévoles. Je n'avais rien perdu de leurs leçons et, à Laghouat, dans le M'zab, dans l'Oued-R'rir, j'emportais toujours dans mes fontes le petit bouquin qui était notre bréviaire. Aussi, quand la saison le permit, quand, pour la première fois, j'eus devant moi mes quatre escadrons déployés sur le champ de manœuvres; quand je lus dans les yeux de mes officiers, même de mes sous-officiers, cette pensée : « En voilà un qui va se mettre dedans! » je répondis intérieurement : « Ah! mes gaillards! vous voulez du règlement de 1829! Attendez, je vais vous en donner! » Et les douze évolutions d'entrer en jeu, pendant que je rectifiais imperturbablement les moindres fautes de mes subordonnés et que je galopais après mes capitaines interloqués, en leur criant, avec une grande sévérité extérieure et une grande hilarité intérieure : « Mais, capitaine, vous ne connaissez donc rien à l'ordonnance de 1829! Relisez le règlement, capitaine! Relisez le règlement! » En rentrant au quartier, j'avais, je peux le dire, mon régiment dans la main.

Je passai donc à Alger l'hiver de 1855 à 1856, soignant mon régiment, et expédiant aux escadrons de guerre, avec conscience et régularité, tout ce que j'avais de mieux en hommes, en chevaux et en matériel, à la grande satisfaction de mon colonel, qui ne cessait de m'en remercier. C'était, d'ailleurs, mon devoir le plus strict, mais je devais éprouver plus tard, à mon grand déplaisir, que tous les chefs de dépôt ne le comprenaient pas de la même façon que moi.

Le Gouverneur général, qui aimait à se rappeler son ancien métier de colonel de cavalerie, s'intéressait à mes travaux, m'appelait souvent auprès de lui et m'accordait de longs entretiens où je trouvais, avec des leçons fort utiles, les témoignages d'une bienveillance persistante. Entre ce chef qui m'aimait et ma mère que j'adorais, j'étais aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas.

D'ailleurs, le cadre qui m'entourait semblait fait à souhait pour contenir mon bonheur. Alger, cet hiver, était un véritable paradis, avec cette grande mer bleue qui lui sert de vestibule, avec ses belles rues pleines de rumeurs joyeuses, avec ses environs ravissants et verdoyants, jardins délicieux parsemés de villas élégantes, et sur lesquels les rayons tempérés d'un soleil adouci semblaient verser la gaieté en même temps que la vie.

Non seulement la ville offrait toutes les ressources matérielles imaginables, l'utile aussi bien que l'agréable; mais elle contenait aussi une société heureuse de se laisser vivre, pleine d'entrain, confiante dans l'avenir et ne demandant qu'à s'amuser, et à jouir de cette renaissance matérielle qui marqua les premières années de l'Empire.

Le futur maréchal Randon, qui lui servait de cime et de pivot, était très aimé. En dépit de son ton brusque et de son air volontairement bourru, c'était un homme très bon, un chef très paternel, très facile à vivre et près de qui le service était agréable. La maréchale était moins populaire; charitable au suprême degré, perpétuellement occupée de bonnes œuvres, pratiquant non seulement de très hautes vertus, mais les devoirs d'une grande dame qui doit donner l'exemple, recevant beaucoup, elle manquait de ce liant, de cette grâce, de ce charme qui donnent du prix aux moindres choses. Elle était raide, au moral comme au physique, dominatrice, donneuse de leçons; son salon

était hospitalier, mais pas agréable. On s'y sentait gêné par une surveillance rigide. Elle se mettait en frais pourtant, mais sans parvenir à faire oublier qu'elle accomplissait une fonction, ni à faire croire qu'elle oubliait elle-même son rang. Sa fille, Mlle Claire Randon, tenait de son père une grande bonté sous des dehors un peu rudes. D'ailleurs, l'absence de son fiancé, le colonel de Fénelon, jetait sur toute sa personne un air mélancolique. Son mariage, qui était à la fois une union de cœur et de convenance, devait s'accomplir sous les auspices du curé de la cathédrale, le bon abbé Bernardou, qui en avait eu l'idée. Prêtre admirable, directeur vénéré de toutes les dames de la société, l'abbé Bernardou était marqué pour les plus hautes destinées. Il est mort archevêque de Sens et cardinal. Et les Africains l'ont toujours envié à son diocèse. Ils ont toujours pensé que, s'il fût revenu parmi eux, il leur eût épargné les débats passionnés qui ont marqué l'épiscopat de Mgr Lavigerie, depuis son arrivée jusqu'à sa mort.

Le préfet d'Alger était M. Lautour-Mézeray, un Parisien pur sang, l'ami et le compagnon de folies de Nestor Roqueplan et de Romieu. Vieillard pimpant, incorrigible galantin, portant beau, le chapeau gris légèrement incliné sur l'oreille, un immuable camélia à la boutonnière, il aimait à raconter, en les gazant devant les dames, les aventures de sa vie de jeunesse et les joyusetés de sa carrière administrative. Il nous narrait, entre autres traits, son passage comme sous-préfet à Joigny, à une époque où toute la société, paraît-il, s'était mise, pour se distraire, à apprendre à jouer du tambour. « Le curé et moi, disait-il, nous avons dû y passer comme les autres, pour ne pas paraître des êtres inférieurs; seulement, afin de ne pas scandaliser nos administrés, nous battions nos caisses dans nos caves. »

Autour de ces étoiles de première grandeur, évo-

luait tout un peuple de fonctionnaires, au milieu duquel les bonnes histoires et quelquefois même les scandales ne manquaient pas. Il me reste encore dans la mémoire le souvenir d'une aventure assez répugnante, d'ailleurs, dont les héroïnes furent la femme et la fille d'un juge au tribunal que j'aurai la charité de ne pas nommer. Les ménages étaient troublés par des lettres anonymes ordurières, ornées de dessins d'une crudité révoltante. Un magistrat en intercepta une destinée à sa femme, et avant qu'elle lui fût remise. Or, il se trouva que la femme et la fille du juge en question vinrent faire leurs condoléances à la malheureuse qui n'avait rien reçu. L'éveil fut ainsi donné, on organisa une souricière et l'on surprit les deux aventurières, au moment où elles jetaient à la boîte tout un paquet de missives abominables. La mère, qui avait les allures d'une dame de charité, écrivait le texte, et la fille, qui avait dix-huit ans et une tête de madone de Raphaël, illustrait de dessins réalistes. Elles furent condamnées à l'amende et à la prison, et le mari, un brave homme, fut contraint de donner sa démission.

Mais toutes ces petites vilénies étaient noyées dans l'enthousiasme général, comme le monde civil était perdu dans la masse des officiers. Et ceux-là vivaient tous dans un véritable enivrement. La paix semblait prochaine, et l'armée d'Afrique était fière du succès de l'armée d'Orient, dont elle prenait sa part, puisqu'elle avait fourni à cette armée ses principaux éléments. La prise de Sébastopol fut, en effet, l'apothéose des généraux d'Afrique.

C'était le glorieux Canrobert, qui avait su maintenir le moral de son armée, pendant le cruel hiver de 1854-1855, en dépit du choléra, en dépit du typhus, en dépit de tous les deuils, supportés avec une indomptable énergie et une admirable constance, dans cette lutte de géants.

C'était l'illustre Pélissier à qui son devancier, par une abnégation encore inconnue dans l'Histoire, avait cédé le commandement suprême, et qui avait obtenu le succès décisif, en lançant sur Malakoff l'héroïque Mac Mahon. C'était enfin, derrière eux, toute une phalange de héros sortis de nos rangs et dont la gloire burinait les noms. Ah ! comme nous étions orgueilleux de tous ces exploits et ravis de sentir que nos frères d'armes venaient de rendre à la France son rang dans le monde et sa place à la tête des nations ! Aujourd'hui, au souvenir de ces jours merveilleux, mon vieux cœur de soldat, par ses battements d'orgueil, me fait encore trembler la plume dans les doigts.

Le 16 mars de cette année, nos canons nous apprirent la naissance du Prince impérial, et le 30 ils saluaient encore la signature de la paix. Trois maréchaux de France furent créés le même jour : notre Gouverneur général le maréchal Randon, le maréchal Bosquet et le maréchal Canrobert, Pélissier ayant déjà reçu son bâton au lendemain de sa victoire. Le maréchal Bosquet annonça à sa mère la haute récompense qu'il venait d'obtenir par ce télégramme :

« Ma mère, priez Dieu pour l'Empereur. »

« Le maréchal BOSQUET. »

Et ce jour-là, la prière demandée sortit d'une âme républicaine.

L'Empereur voulut que le maréchal Canrobert, encore souffrant des blessures reçues à l'Alma et à Inkermann, rentrât à Paris, à la tête des troupes qu'il avait héroïquement commandées en Crimée, donnant l'exemple et s'exposant jour et nuit, comme un simple grenadier, dans les tranchées sanglantes de Sébastopol.

Je ne pris, hélas ! aucune part aux grandes fêtes qui

s suivirent, à Alger, ces heureux événements. Ma mère venait de mourir entre mes bras. Dans notre commerce quotidien et exquis, je ne voyais, pour ainsi dire, pas décliner cette chère santé, moins sous le poids des années que sous celui de tant d'épreuves, supportées avec la plus admirable et la plus chrétienne des résignations. Une attaque d'apoplexie, trois jours de souffrances, vainement combattues par la science et adoucies par mes soins, par ceux de ses amies accourues à son chevet, et ce fut fini. Ma mère, l'ange à qui je dois le peu que je vau, était morte, sans avoir vu deux événements qu'elle appelait de tous ses vœux et auxquels je ne songeais certes pas, bien qu'ils dussent bientôt s'accomplir : ma rentrée en France et mon mariage.

Au milieu de mon deuil, une nomination que je n'avais pas demandée vint me surprendre : celle de lieutenant-colonel des chasseurs à cheval de la Garde impériale.

VI

LA GARDE IMPÉRIALE.

Faut-il une Garde ? — Civils et militaires. — Élite, pas foule. — Comment on entrait dans la Garde. — D'Alger à Compiègne. — Le colonel de Cauvigny. — Rivalités. — Hommes et chevaux. — Notre uniforme. — Une grande revue à Longchamps. — Restons ce que nous sommes. — Les Africains de la Garde. — Mes collègues. — Quelques types. — Paul de Molènes.

De toutes les institutions du premier Empire, celle qui devait tenter le plus Napoléon III, c'était naturellement la Garde Impériale, cette belle Garde légendaire dont l'apparition sur les champs de bataille suffisait pour fixer la victoire. Aussi l'Empereur l'avait-il ressuscitée, peu de temps après l'Empire. Il lui avait donné des proportions modestes ; elle était composée d'un régiment de grenadiers, d'un de voltigeurs, du régiment des Guides, d'un régiment de cuirassiers et enfin d'un régiment d'artillerie mixte, c'est-à-dire comprenant des batteries montées et des batteries à cheval. Il lui avait donné pour chef un général qui portait un grand nom impérial : le général Regnault de Saint-Jean d'Angély. Et c'est avec cet effectif et avec ce chef qu'elle avait pris part aux opérations de la guerre d'Orient. Chargé d'une des opérations du siège, le général échoua dans la fameuse attaque du 18 juin, et fit subir, ce jour-là, à sa troupe d'élite, chargée de protéger